

son enfant que cette femme entra, portant la pauvre petite. Léon la reçut dans ses bras amaigris, il couvrit ce frais visage de ses baisers. "Vois-tu," disait-il à son enfant effrayée qui cherchait des yeux la nourrice, "vois-tu, nous irons ensemble sur la tombe de ta mère, nous prierons là, je te ramènerai à Sauveur, je ne t'abandonnerai pas; va, je ne te ferai pas mourir de faim, toi..."

Le dernier jour arriva; Léon parut se calmer. Plusieurs fois pendant la nuit il demanda qu'on lui lût les saintes Ecritures et qu'on priât. La garde-malade qui veillait près de lui, raconta que ses mains étaient constamment jointes. Vers six heures du matin sa tête s'embarrassa, l'agonie s'empara de lui, et il venait d'expirer lorsqu'Elise entra.

Cette chambre, qui avait vu partir le corps de Marie, vit encore les mêmes scènes, le même départ; à *trois jours de distance*.

Monsieur et Madame Germon assistèrent à la dernière cérémonie. On descendit le cercueil, et dans la maison, les gens qui, trois jours auparavant, avaient curieusement regardé cette bière emportée par deux hommes, sortirent encore sur le seuil de leurs portes pour suivre du même regard indifférent le même solennel spectacle. La curiosité satisfaite, chacun rentra chez soi; personne ne parut comprendre que dans cet événement, il y avait un avertissement pour tous, et que la mort des habitants de la chambrette était un message de l'Eternel aux vivants, qui restaient dans la maison.

On renvoya la petite Firmin à sa grand'mère. Nous ne décrirons pas les souffrances morales de Madame Mandar; *ses cheveux blancs descendirent avec douleur au sépulcre*.

Quant à la pauvre petite fille, elle ne survécut que d'une année à ses parents. Mise au monde par une mère déjà gravement malade, ayant sucé un lait qu'altéraient les souffrances de celle-ci, elle avait en elle des germes funestes qui se développèrent vite et qui l'emportèrent.

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 11 SEPTEMBRE 1851.

Une des œuvres du Chrétien.

Si par l'Esprit vous mortifiez les actions du corps, vous vivrez.

Rom. VIII, 13.

Si le péché est déjà une mort ici-bas, la sainteté est une vie, la sainteté est la vraie vie. Mais cette vie ne s'acquiert et ne se développe qu'aux dépens de notre nature pécheresse. Il faut mortifier ou mettre à mort les actions du corps.

Ceci nous donne une idée de la tâche immense du chrétien, qui a pris au sérieux l'œuvre de la sanctification et qui cherche à l'accomplir.

La conversion est sans doute la première chose; c'est le premier changement qui s'opère dans le cœur de l'homme. Mais ce n'est que le commencement de la vie nouvelle du racheté. Par le retour à Dieu, l'homme, d'esclave du prince des ténèbres, devient soldat de Jésus-Christ. Mais son enrôlement sous cet étendard n'est que l'entrée dans cette vie de lutttes et de combats à laquelle il est appelé.

Le péché dans notre cœur est comme un feu mal éteint, qui cherche toujours à prendre, sous le souffle du monde et sous les influences de Satan qui nous entourent. De là la nécessité d'une vigilance continuelle sur nous-mêmes et d'un effort constant pour tenir en échec les restes du péché qui sommeillent au dedans de nos cœurs, et même pour les détruire. C'est là la tâche de tous les jours. Bien plus, c'est l'œuvre de chaque instant. Et c'est parce qu'on oublie cette grande vérité qu'il y a tant de chutes, tant d'in-

conséquences, tant de misères spirituelles parmi ceux qui professent le christianisme. On s'imagine parce qu'on a triomphé de quelques-uns de nos ennemis spirituels, qu'il n'y a rien à craindre, que le combat est fini et que la victoire nous appartient. Puis surviennent les tentations et l'on se trouve pris au dépourvu, et l'on tombe dans les pièges que nous a tendus l'ennemi.

L'apôtre Pierre nous fait comprendre les dangers auxquels nous sommes exposés, lorsqu'il nous dit que le diable, notre adversaire, tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Certes, c'est une image qui nous représente, sous un jour terrible, l'ennemi contre lequel nous avons à combattre, et qui doit nous porter à nous munir de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister au mauvais jour, et après avoir tout surmonté, demeurer fermes et inébranlables.

Une étrange espèce de Pénitences.

Chacun sait qu'au nombre des pénitences, que les prêtres de l'Eglise romaine imposent à leurs paroissiens, se trouvent des prières. Oui, pour les punir, pour leur faire expier leurs péchés, ils leur ordonnent de *prier* Dieu. Quelle étrange confusion! Est-il possible que des hommes, qui sont appelés à instruire les autres dans les choses de la religion, comprennent si peu la nature de la prière? Nous aurions de la peine à le croire, si nous n'étions constamment témoins de faits, qui prouvent surabondamment que telle est bien l'ignorance des membres du clergé à ce sujet.

La prière pour pénitence! Mais comment cela? La prière est, ce nous semble, un des plus précieux privilèges du chrétien. C'est sa vie ou, comme on l'a dit avec bonheur, son souffle. Que peut-il y avoir, en effet, de plus agréable, pour celui qui se réclame du nom du Sauveur, que de s'approcher par la prière de son Père céleste, lui rendre grâces de tous ses bienfaits et lui exposer ses besoins en simplicité de cœur?

Mais on méconnaît ce caractère sacré de la prière, et d'un privilège si doux, si grand on fait une tâche, une corvée, en un mot une pénitence; et de même que dans certaines écoles on donne à un élève des vers à réciter en punition de sa paresse ou de sa négligence, de même le confesseur impose aux pénitents, agenouillés à ses pieds, la récitation de tant d'*ave Maria*, de *Notre Père*, ou de telles ou telles litanies.

Cette pratique, nous ne craignons pas de l'affirmer, est contraire à l'Evangile et même au bon sens, et n'est propre qu'à abaisser et avilir la prière. C'est le moyen d'inspirer aux fidèles de la répugnance et du dégoût pour ce qui devrait avoir pour eux le plus d'attraits et de charmes.

LES JÉSUITES.—François Borgin, troisième général des Jésuites, disait: nous nous glissons comme des agneaux; nous gouvernons comme des loups, nous serons chassés comme des chiens, mais nous reviendrons comme des aigles.

Partout où le jésuitisme s'implante, dit Gioberti, il brûle les cœurs ou les dessèche, devient l'ennemi des nationalités, des saines croyances chrétiennes et se constitue l'allié naturel et nécessaire de tous les despotes.